

## François Sureau : “La vie est une aventure de la liberté, fût-ce au prix de l’erreur”

Publié le 15/06/2020 à 12h04 interview Alexia Vidot La Vie



*François Sureau, écrivain et avocat. Stéphane Grangier pour La Vie*

**Un étranger de passage. François Sureau, le haut-fonctionnaire devenu avocat, écrivain aux multiples visages et paradoxes, ne mâche pas ses mots pour dire son amour de la liberté et de Jésus, « jamais là où on l’attend ».**

« Je déteste la prétention qu’ont certains hommes d’en instruire d’autres au sujet de Dieu », écrit Karl Jaspers dans son *Introduction à la philosophie*. Nous sommes dans le siècle de cette prétention-là. Elle est affirmée chez les islamistes, souvent « faux-cul » chez les chrétiens, mais c’est toujours la même. Je la sens à distance. Et je me méfie extraordinairement des figures qui peuvent l’incarner. D’où mon intérêt pour les Chartreux, ma prédilection pour les hommes qui ne prêchent pas. Ceux-là seuls ont une foi qui me retient. Quand on s’est habitué à voir Dieu en toutes choses, comme Ignace, on a en effet du mal à supporter le sermon, l’intrusion ou la construction dogmatique – pire : la binarité et la réduction, ces deux tentations de l’esprit, et en particulier de l’esprit français.

**On recherche, au contraire, à l’intérieur de toute situation, ce qu’elle contient de bien avant de la condamner.** Le pape François, pour lequel j’ai une grande révérence, je ne trouve pas d’autre mot, est absolument jésuite dans ce sens-là. Ce qui le rend

incompréhensible à une large frange de l'électorat catholique de type conservateur qui m'a toujours semblé chercher des chefs et des rites plutôt que « *la liberté des enfants de Dieu* ».

*Plus je lis l'Évangile, plus il m'apparaît comme un message de libération.*

**Or la vie, chacune de nos vies, est une aventure de la liberté, fût-ce au prix de l'erreur.**

Nul ne doit ni ne peut peser sur la liberté d'un homme qui a décidé de se tourner – ou non ! – vers Dieu. Plus je lis l'Évangile, plus il m'apparaît comme un message de libération en ce qu'il recommande de ne se laisser impressionner par rien au point de ne pas pouvoir suivre son propre chemin. L'exemple que Jésus donne – une destinée où le salut du monde passe par un échec –, est extraordinaire. Quel choix, tout de même, que de s'être entouré de pêcheurs, de percepteurs, de filles perdues et, pour finir, de remettre l'avenir de son royaume à un demi-crétin, c'est-à-dire Pierre, qui, en plus, s'était révélé lâche et traître !

**Par caractère et par conviction, j'ai toujours été sensible à ce message d'émancipation.**

Par héritage aussi. L'exemple de mon père, professeur de médecine et accoucheur – il est l'inventeur de la surveillance électronique du fœtus – m'a beaucoup marqué. Bien que ne cachant pas son catholicisme, il a soutenu la loi Veil et s'est opposé farouchement à l'encyclique *Humanae vitae*. D'une certaine manière, il était ecclésiophobe. D'abord parce qu'il n'aimait pas que l'on parle et décide à la place des autres. Il trouvait ainsi très curieux le spectacle de ces vieux célibataires en jupe expliquant aux femmes comment mener leur vie et aux couples ce qu'ils devaient faire en matière de vie conjugale et sexuelle... (la suite a hélas montré combien de blattes grouillaient sous ces rochers-là). Ensuite, parce que l'Évangile était pour lui le contraire de la règle, de la morale, de la discipline, à savoir : la possibilité d'accéder au bien par une rencontre intime avec le Christ. En allant seul le dimanche à la messe, il m'a transmis cette idée que la foi n'est pas une affaire de famille ou de sociologie, encore moins une obligation, mais un colloque singulier avec Dieu.

*Mon père, lui l'élève de Sartre à Condorcet, était en fait très ignacien !*

**J'ai longtemps cru que l'attitude, presque protestante, de mon père** face à la religion catholique lui était personnelle. Elle n'était d'ailleurs pas si éloignée de celle de mon grand-père maternel, issu d'une famille de protestants justement, et duquel j'ai hérité un amour de l'examen de conscience individuel et une impatience à l'égard de l'Église institutionnelle. À celle-ci, j'ai toujours appliqué cette phrase que Tocqueville écrit en parlant des politiques : je n'aime pas l'idée d'être « *conduit par ces bergers, qui ne sont pas de meilleurs animaux que nous et qui bien souvent en sont pires* ». Quand j'ai intégré le collège jésuite Franklin à Paris par hasard, pour avoir rencontré en vacances un ami qui m'en avait donné envie, je me suis mis à fréquenter la Compagnie de Jésus. Et j'ai réalisé alors que mon père, lui l'élève de Sartre à Condorcet, était en fait très ignacien ! Il avait fait sienne, sans même le savoir, cette pédagogie de la liberté propre aux « bons pères » et à laquelle je dois tant.

**Mon errance dans l'existence a commencé après Franklin.** J'étais bon à l'école, un garçon assez docile. D'où Sciences Po, l'Éna et le Conseil d'État. Mais j'ai assez vite eu une telle réputation – celle d'un type en dehors du jeu – que personne n'est jamais venu me chercher pour me proposer la moindre fonction. Je n'étais d'ailleurs pas du tout fait pour ça

! En revanche, j'aimais le droit et les valeurs qu'il comporte, notamment celle de liberté. Je préfère certes un désordre à une injustice, mais je ne suis pas partisan du système de l'émeute généralisée, d'autant que, dans celui-ci, les plus riches s'en tirent plus facilement que les pauvres. En plus, dans son exercice, le métier d'avocat me semblait être un bon moyen de combiner cette conscience que la norme sociale est nécessaire avec quelque chose de réfractaire : pouvoir plaider contre elle, la faire annuler quand elle est mauvaise et défendre ceux qui en sont les victimes. Pour ces raisons, j'ai quitté le Conseil d'État en 1986 pour devenir peu après avocat, ce qui semblait à Antoine Le Maistre de Sacy (1613-1684), le janséniste, « *le plus beau métier du monde quand on n'est pas solitaire* ».

*Je préfère certes un désordre à une injustice, mais je ne suis pas partisan du système de l'émeute généralisée.*

**La défense des droits et libertés vaut qu'on s'y consacre.** L'Esprit saint n'est-il pas appelé le défenseur des hommes ? Je suis donc heureux dans ma profession, mais plus encore dans ma vocation d'écrivain – j'ai su que je voulais écrire à 16 ans, grâce à un professeur formidable, Camille Bergeaud, fils d'agriculteurs et normalien de la promo de Paul Nizan, que je vois encore onduler sur l'estrade en récitant, de tête, du Pascal et du Proust.

**Se faire écrivain, c'est vouloir être disciple du Verbe de Dieu, le seul créateur.** Et je reconnais cette qualité de serviteur à toutes sortes d'auteurs extrêmement éloignés de la religion. Même en littérature, je préfère la compagnie des athées. Très souvent, les écrivains catholiques me font penser à des artisans qui font rentrer un bateau dans une bouteille. Ils me paraissent considérer comme résolu *a priori* un problème qui pour moi ne l'est pas nécessairement : Dieu ! Une telle réduction est à mes yeux un blasphème puisque « l'au-delà de tout » ne se laisse pas annexer facilement. Telle est sa beauté. Le fait de ne rien pouvoir dire de Lui – l'apophatisme –, c'est cela même qui, au fil des années, m'a rapproché de la tradition orientale et, à travers elle, de l'orthodoxie.

*Même en littérature, je préfère la compagnie des athées.*

**Je ne suis pas devenu melkite à 40 ans comme si je m'étais converti.** La chose est bien plus simple. Je vais à la messe chez les melkites (*l'Église grecque catholique de rite byzantin, ndlr*) parce que je trouve leur liturgie incomparable et leur ecclésiologie plus convaincante : nulle dinguerie autour de la figure du prêtre que Vatican II a installé au centre du dispositif alors même que sa prétention, au moins apparente, était de mettre fin au cléricisme. Les tempéraments sont divers et le mien est mieux accordé à la tradition orientale, plus incarnée, plus spirituelle et plus ascétique tout en étant moins moralisatrice et pessimiste que le catholicisme tel que l'Occident le pratique. Et j'aime cet accent porté sur le Christ guérisseur dont la crucifixion est inséparable de la résurrection.

**Mais toute l'affaire de la vie spirituelle visant plutôt à un décrassage, je ne veux pas parler de la mienne.** Le faire, ce serait encore ajouter une couche à cette idole peinturlurée de soi qu'on se fabrique. Ce que je peux dire, c'est que ces dernières années, j'ai eu l'impression, dans mes erreurs comme dans ce que j'ai pu faire de bien, d'avoir été guidé non par des exhortations théoriques, absolument jamais par des positions morales ou par

des sermons, mais par la présence inopinée et surprenante d'un certain nombre de personnes qui tout d'un coup m'apportaient la réponse à une question que je me posais. Qui, à chaque fois, me réintroduisaient dans cet univers évangélique où, au fond, le bien et la vérité ne sont jamais là où on le pense. Jamais. C'est une règle. Jésus est toujours là où on ne l'attend pas.

**S'il a été présent dans ma vie, Dieu s'est ainsi manifesté** de mille manières successives avec une patience inlassable. Il a emprunté les voies d'Isaac le Syrien, d'Arthur Rimbaud et de Guillaume Apollinaire, du juif agnostique et « déjudaisé » Vassili Grossman, et même des surréalistes, ces athées frénétiques. Il m'a parlé la langue de ce va-et-vient permanent entre les rencontres réelles et fictives, ce monde étrange où la littérature sert de passeport pour l'autre monde. Passer ma vie dans les livres, « *en lisant, en écrivant* », comme disait Julien Gracq, a été pour moi le lieu de cette prise de conscience spirituelle : il existe un autre cours des choses, comme une rivière passant sous la rue.

## Les étapes de sa vie

**1957** Naît à Paris.

**1981** Entre au Conseil d'État.

**1983** Premier livre : *Terre inconnue, récit de voyage* (Éditions Saint-Germain-des-Prés).

**1991** Grand prix du roman de l'Académie française pour *l'Infortune* (Gallimard).

**1995** Avocat au barreau de Paris.

**2008** Anime le réseau d'avocats de l'association Pierre-Claver de soutien aux demandeurs d'asile, fondée par son épouse.

**2010** *Inigo* (Gallimard).

**2013** *Le Chemin des morts* (Gallimard).

**Depuis 2014** Avocat près le Conseil d'État et la Cour de cassation.

**2016** *Je ne pense plus voyager* (Gallimard).

**2019** *Sans la liberté* (Gallimard).

**2020** *L'Or du temps* (Gallimard).

## A lire

Cet essai à la Montaigne est un voyage exaltant dans la littérature et dans l'histoire, une épopée intérieure qui suit – à contre-courant, évidemment ! – le cours de la Seine. La plume est captivante, le propos, érudit. Et l'on se plaît à parcourir ce jeu de pistes, ou plutôt de cache-cache, où l'auteur aux multiples visages et paradoxes se laisse parfois découvrir. Mais le trésor est caché dans des eaux plus profondes. Dans ce sentiment d'un au-delà du monde qui étreint l'avocat-écrivain depuis toujours et auquel il nous donne de goûter au gré d'aventures de la liberté magistralement racontées. « *Mon livre est un pressentiment* », écrit ainsi Sureau. Avec lui, nous apprenons à voir « *le monde en partie double, l'une ici, l'autre là* » – c'est le propre du croyant, ce « *distrain* » –, à l'habiter comme des exilés, des étrangers de passage.

*L'Or du temps*, de François Sureau, Gallimard, 27,50 €.

## Interview Alexia Vidot